

BUREAUX : RUE NAIN.

ABONNEMENTS :
NORD-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 41 fr.
LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.

ANNONCES: 20 centimes la ligne
RECLAMES: 25 centimes
On traite à forfait.

Heures de départ des trains:
Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (3 0/0, 4 1/2, Emprunt 1871, Emprunt 1872) and Price (56 65, 79 50, 89 40, 90 60).

ROUBAIX, 3 JUIN 1875

Le Journal officiel d'aujourd'hui contient des documents particulièrement intéressants. Le premier est une proclamation du maréchal Mac-Mahon à l'armée; elle est brève et digne en tous points de l'illustre signataire.

Le second document que nous apporte la feuille officielle est une circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets. C'est le développement et le commentaire de la dépêche envoyée à ces fonctionnaires au lendemain de la révolution du 24 mai.

Le ministre leur enjoint de se montrer sans faiblesse devant tous les ennemis du repos public et de combattre partout et toujours les tendances anti-sociales, sous quelque forme qu'elles se produisent; il leur déclare d'ailleurs qu'il les couvrira de sa propre responsabilité.

CHRONIQUE

Le calme est si complet dans les grandes villes comme dans les plus petits hameaux, la confiance y est telle qu'il ne serait pas impossible de voir la démagogie faire un suprême effort pour ébranler une situation qui ruine ses espérances.

Ainsi, par exemple, la police de Bordeaux

et Deneven ont comparu le lendemain devant le tribunal correctionnel, qui les a condamnés: Rochon, à six jours et Deneven à quarante-huit heures d'emprisonnement.

L'Union de Vaucluse nous signale qu'à Arles, ce véritable nid des commanards du Midi, les frères et amis avaient tenu l'autre jour à M. le commissaire central de police de leur ville un odieux guet-à-pens, dans lequel ce fonctionnaire serait, sans sa présence d'esprit et sa force musculaire, incontestablement tombé sous leurs coups.

Tous les préfets, sous-préfets et autres qui viennent de tomber — disait hier soir un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, — ne sont pas, comme on cherche à le faire croire, victimes de leurs opinions politiques. Ce que nous reprochons au plus grand nombre, et ce qui a principalement guidé le gouvernement, c'est l'insuffisance administrative de chacun de ceux que nous avons cru devoir remplacer à très-peu d'exceptions près.

L'arrivée de M. Magne aux finances a déjà produit un bon résultat au point de vue de l'achèvement de la libération du territoire. On n'ignore pas que le précédent gouvernement, sous lequel M. Say, rédacteur du Journal des Débats, administrait les finances de l'Etat comme il pouvait, était en négociation avec la Banque de France pour obtenir une avance de 200 millions destinés à faire face aux derniers paiements de la dette de guerre. Jusqu'à présent, la Banque n'y avait pas consenti.

Nous trouvons dans un journal de province la circulaire suivante, adressée par le vice-amiral Pothuau, ministre de la marine, à MM. les préfets maritimes:
Messieurs, j'apprends qu'un Américain

de passage à Londres, a offert à un armateur de cette ville une invention ayant pour objet de détruire par le feu les navires de commerce, de manière à faire disparaître toute trace de l'acte de barbarie qui s'accomplirait sur des navires à bord desquels on embarquerait des marchandises assurées pour un prix fort supérieur à leur valeur.

L'invention consiste en une espèce de torpille ressemblant, à s'y méprendre, à un morceau de charbon fraîchement extrait d'une mine. Cet engin mesure 15 à 20 centimètres de largeur sur environ 12 centimètres de hauteur; il est creux, et à ses deux extrémités s'ouvre un petit orifice au moyen duquel on y introduit, soit un liquide inflammable que l'inventeur appelle feu grégeois, soit de la poudre fulminante de la même nature que le picrate de potasse.

Armé de cet appareil celui qui s'est proposé la destruction du navire saisit, en allant à bord, l'occasion de le jeter dans l'une des soutes, où il ne se distingue pas du combustible ordinaire. Lorsque, pendant le voyage, l'engin destructeur est tiré de la soute et jeté dans les fourneaux, il éclate et le feu se répand, ou bien, s'il a été chargé de fulminate, il fait sauter une partie du navire.

Je vous prie, messieurs, de porter ce renseignement à la connaissance des commissaires de l'instruction maritime de votre circonscription, en leur prescrivant de le communiquer aux armateurs, capitaines et assureurs de leur ressort.

Recevez, etc.

Signé: A. POTHUAU.

Un bien joli mot que l'on affirme avoir été dit par Mme Thiers.

Un ami lui faisait les compliments de condoléances de rigueur, au sujet de la retraite de son mari.

Lui, répondit-elle en souriant, il est enchanté: il va pouvoir refaire de l'opposition.

Le gouvernement italien hésite à présenter au Sénat la loi qui vient d'être votée par la Chambre des députés contre les ordres religieux. L'impression produite par nos derniers événements n'a fait qu'ajouter à cette hésitation.

M^{lle} Carlotta Patti, la sœur de la célèbre Adelina Patti, renonce à la carrière artistique.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 2 juin.

Les falaises escarpées dominent l'Océan immense, qui tantôt vient mourir à leurs pieds, et tantôt, se retirant au loin dans son lit, laisse à découvert une grève morne et sans limites. Belle dans son calme, sublime dans ses tempêtes, incessamment changeante, cette mer ajoute au tableau le charme d'une variété infinie.

Aussi loin que l'œil peut aller, il se promène sur de nobles horizons, et n'a pour barrières que deux caps majestueux, à chaque extrémité de la péninsule.

Vers les premiers siècles du Moyen-âge, quand les Scandinaves, chassés par les glaces du pôle, descendirent vers le soleil, et portés à travers les flots dans leurs barques d'osier, se jetèrent sur l'antique Neustrie, comme sur une proie, ils n'oublièrent point la Hague.

Ils la prirent et ils l'aimèrent. Avec ses sœurs rivages, son sol rude, sa mer souvent inclemente, elle était pour eux comme une image de leur âpre patrie. Leurs pas retentirent sur cette grande terre, et ils tirèrent à honneur de lui imposer leur forte empreinte.

Le Hague-digue, cette fortification du génie primitif, composée d'un fossé avec son revers et son parement, est une œuvre de leurs puissantes mains, dont on peut voir encore la trace éternelle au milieu de nos œuvres d'un jour.

On sait comment les Scandinaves renouvelèrent la vieille race gauloise, en la mêlant aux jeunes fils d'Odin. On sait

à faire avant de repaître à l'espérance. Nous avons été d'accord pour renverser, il nous faut rester unis pour édifier, pour restaurer. Il y a des questions de personne, sans doute, et peut-être en viendrait-on à bout, s'il n'y avait pas des difficultés plus profondes encore. Depuis plus d'un siècle, les ennemis de l'ordre moral ont eu la perfide adresse de se donner pour auxiliaires ceux-là même qu'ils voulaient vaincre et dépouiller, et personne n'ignore ce que les classes élevées du dix-huitième siècle ont fait au profit des doctrines proclamées par le dix-neuvième.

Si au moins l'aveuglement de nos ancêtres nous servait de leçon! Gardons-nous donc de continuer sous d'autres formes les mêmes errements; ce serait à désespérer, si le désespoir était permis à des chrétiens; heureux sement il ne l'est pas et on peut encore espérer avec une certaine confiance dans un avenir que Dieu peut rendre prochain.

Plusieurs de nos amis ont pu lire le texte même de la réponse adressée par M. Thiers à la lettre de M. de Treveneuc. Cette réponse prouve que M. Thiers n'a nullement mis à profit la leçon des derniers événements; il reste plein d'infatuation et convaincu que sa politique était la seule à suivre; il manifeste contre la droite une aigreur qui témoigne de la vivacité de ses rancunes. Il n'est pas douteux qu'avec de pareilles dispositions d'esprit, M. Thiers tombera plus bas encore.

P. S. — Les directeurs des journaux conservateurs, à Paris, seront reçus à Versailles demain matin à neuf heures 1/2, par le maréchal de Mac-Mahon. Le journal la Liberté, sans vouloir faire opposition au gouvernement du maréchal, a refusé de s'associer à cette démarche.

ÉTRANGER

Un correspondant nous annonce une nouvelle et importante victoire des carlistes: 31 mai.

Je m'empresse de vous faire savoir que les généraux Ollo, Dorregaray, Rondica et Elío viennent de remporter jeudi une importante victoire à Aroniz (Navarre). Au détail officiel n'a pu encore être envoyé par la députation. Nous savons seulement que l'ennemi a été battu et repoussé avec des pertes considérables, qu'on lui a pris trois canons, que le général en chef des armées républicaines, Nouvillas, est blessé et son fils prisonnier.

Il semble que Dieu, se laissant enfin toucher par tant de prières, va nous rendre sa main secourable.

Le colonel Navarro et les autres officiers faits prisonniers à la bataille d'Eraul ont refusé la liberté que Charles VII consentait à leur rendre sur parole. Cela indique combien ils sont découragés et que, n'ayant aucune foi dans la République, ils préfèrent attendre le succès complet de don Carlos auprès des carlistes, qui les traitent du reste avec toutes sortes d'égards.

aussi comment, de ce mélange, naquit la fleur éclatante du sang normand.

Le croisement cette et scandinave a produit ici un résultat que, peut-être, on ne retrouverait point ailleurs. C'est toujours la haute taille, c'est toujours la large carrure du Norvégien; mais sa masse lymphatique s'est animée du feu d'une vie plus intense. Ces hommes de la Hague semblent participer de la double nature du chêne et du granit de la terre maternelle.

Gardiens des antiques vertus, que tant d'autres ont délaissées, fidèles à leurs affections et à leurs croyances, ils sont tout à la fois résistants et sobres, plus ménagers de leur fortune que de leur personnes, durs à eux-mêmes, méprisant la fatigue et ne craignant pas leur peine.

Je m'imagine parfois que ces races fortes et simples, avec leur inexpuisable trésor de loyauté, de fermeté, de courage et d'honneur, sont la réserve de notre pays, et que la Providence les destine à réparer un jour les ruines que font ailleurs le scepticisme des prétendus civilisés et leurs passions égoïstes.

A deux lieues environ de Cherbourg, juste à l'endroit où le rivage, qui commence à s'infléchir légèrement vers le sud-ouest, voit s'abaisser sa barrière de rochers, et s'incline insensiblement vers le nord par une large échancrure,

L'Agence Havas nous adresse la dépêche suivante:
« Saint-Petersbourg, 2 juin:
La nouvelle donnée par le Journal de Florence, que le Pape, en recevant l'impératrice de Russie, aurait sollicité son intervention pour assurer la liberté religieuse des catholiques polonais, et que l'impératrice la lui aurait promise, est dénuée de tout fondement. La visite de l'impératrice au Pape était un acte de courtoisie sans aucune signification politique.

Le général Timascheff, ministre de l'Intérieur, a commencé un voyage d'inspection dans les provinces.
Cette dépêche contient un double démenti. D'une part, elle conteste que le Pape ait parlé à l'impératrice en faveur de la liberté religieuse en Pologne; d'autre part, elle nie, par voie de conséquence, que l'impératrice ait promis d'intervenir auprès du czar en ce sens.

Sur ce dernier point seulement le démenti, jusqu'à preuve du contraire, peut avoir sujet de s'exercer. Car pour le premier, la source ordinaire où le Journal de Florence puise ses informations ne permet pas de supposer qu'il ait prêté au Pape des paroles que Sa Sainteté n'aurait pas dites.

On écrit des frontières des Pyrénées, 1^{er} juin:

Pendant que les journaux officiels et officieux du gouvernement de Madrid, secondés par quelques feuilles radicales de Paris, répètent encore, malgré nos démentis irréfutables, que les carlistes sont de véritables brigands, dévalisant les diligences, fusillant leurs prisonniers sur place, etc., etc., le roi Charles VII rend la liberté, non seulement au colonel républicain Navarro et aux autres chefs faits prisonniers à Eraul, mais à tous les officiers qui s'engageront sur parole à ne plus porter les armes contre la légitimité.

Dans un langage auguste et vraiment généreux, don Carlos vient d'écrire ainsi au vainqueur d'Eraul:
« Mon cher Dorregaray,
Malgré la conduite indigne du gouvernement révolutionnaire envers nos prisonniers et nos malheureux blessés, je ne puis oublier que les chefs et les officiers républicains qui sont entre nos mains sont Espagnols, et à ce titre je ne saurais les traiter en ennemis.

Je t'autorise donc à mettre en liberté ceux qui l'ont déjà offert et t'offriront leur parole d'honneur de ne plus porter les armes contre nous.
Je prie Dieu que ces officiers et tant d'autres, doués d'excellentes qualités, comprennent enfin que notre drapeau est celui de l'Espagne, le seul qui puisse sauvegarder l'ordre, la justice et la vraie liberté dans notre patrie malheureuse et humiliée.

Si j'étais sûr que les soldats pussent rentrer dans leurs foyers, je leur rendrais aussi la liberté. Mais non! ces mêmes hommes qui, avec des phrases menteuses, leur promettent toujours de les licencier, les renverraient certainement dans leurs corps respectifs.

Que Dieu te garde!
Ton très-affectionné,
Signé: CARLOS.

Espérons que, cette fois, les feuilles radicales elles-mêmes rendront justice à la magnanimité du roi Charles VII, et qu'à l'avenir elles n'accueilleront plus les calomnies que des correspondants de mauvaise foi pourraient inventer encore.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 4 JUIN 1875

LE BAPTÊME DU SANG

PROLOGUE

Tous ceux qui ont jeté les yeux, ne fût-ce qu'une seule fois, sur la carte de France, ont remarqué la longue péninsule par laquelle la Normandie pénètre dans les flots.

C'est la presqu'île de la Manche. Son extrémité occidentale, qui s'appelle la Hague, est certainement une des contrées les plus pittoresques et en même temps les plus originales de notre pays.

Il est vrai qu'on ne retrouve plus là les opulentes prairies de la vallée d' Auge, les sillons fertiles de la plaine de Caen, ni les plantureux herbages du Cotentin. La nature, si diverse parfois en ses manifestations, et si prompte, quand il lui plaît, à varier ses formes et ses couleurs, revêt subitement un autre caractère. Son aspect prend ici plus de grandeur et en même temps plus de sévérité. Mais, par cela même, sa beauté a quelque chose de plus saisissant pour

l'âme du poète et pour les yeux de l'artiste.

Il n'est point, du reste, nécessaire d'être artiste ou poète, pour comprendre ce genre de beauté. Le rude paysan n'y est point insensible, et de même que le montagnard s'attache à sa stérile et rocailleuse patrie, plus fortement que l'habitant des vallées heureuses; ainsi le colon de la Hague sauvage est plus fier de ses landes arides que l'homme des plaines n'est satisfait de l'abondance de ses biens, sur le sol fécond qui l'enrichit.

C'est à peine cependant si un maigre turf recouvre des rochers de granit. On devine la pierre sous cette mince et indigente écorce. Aux grands hêtres séculaires, aux frênes majestueux, aux ormes gigantesques, qui, partout ailleurs, font endoyer leurs panaches de verdure sur les toits de chaume des fermes normandes, succèdent des chênes nains et trapus, que le vent salé de la mer replie sur eux-mêmes, et dont les rameaux rabougris se tordent comme des bras désespérés. Le sol ondule en longs plis, comme les vagues voisines, et se creuse en sillons tourmentés, comme le flot qu'agite la tempête. Ça et là, au milieu des verdure pâles, surgissent, pareils à des promontoires, de grand rochers de granit dont le soleil a doré depuis des siècles les crêtes allières et sourcilieuses.

Du côté de la mer le spectacle est peut-être plus imposant encore.

Le métan aux jeunes fils d'Odin. On sait

assez fier, rejetant de son front une geste